

NOUVEAUX ACTES SEMIOTIQUES

Exercice pratique : la recherche sémiotique se nourrit de l'analyse concrète des corpus. Cette étude consacrée aux *Illusions perdues* de Balzac s'efforce de montrer comment les *régimes temporels* du discours et les figures qui les caractérisent (ici, celle de l'« instant syncopé ») configurent les systèmes axiologiques. Entre le temps de l'existence et celui de l'expérience individuelle se dessine ainsi un *temps social*, investi des valeurs, des idéologies et des formes du collectif.

Jacques FONTANILLE

**Les régimes temporels
dans les *Illusions perdues*,
ou l'emploi du temps selon Balzac**



ISSN : 1146-7673
ISBN : 2-84287-355-6
Euros : 15,00

98, 99, 100, 2005 – PULIM, UNIVERSITE DE LIMOGES

9 782842 873554

que le sujet percevant est un corps et pas seulement un œil ? enfin quelle est la résonance épistémique des variations lumineuses pour le sujet percevant ?

La mort de la Vierge est à tous égards sous le signe du resserrement et de l'étroitesse. La clôture de l'espace, la suspension du cours du temps et le ralentissement inhérent à la faible clarté font prévaloir le dedans sur le dehors. Cette circonscription pose la question de savoir si les objets révèlent le passage de la lumière, ou bien si, à l'inverse, la lumière découvre les objets que son parcours figuré rencontre ; dans le premier cas, le tableau est tiré vers le divin, dans le second vers l'humain et la compassion. Sans recherche du paradoxe, la lumière accuse, par corrélation converse, les ombres ; cette densité des ombres dans le plan du contenu, du noir dans le plan de l'expression, a cette conséquence pour le sujet percevant que « les couleurs jaillissent du noir » (thème récurrent dans ce dossier). Du point de vue de la représentation, l'ombre appelle, par concordance, le silence : le visible et l'audible étant interdépendants, l'ombre est à la lumière ce que le silence est au cri, ce que la rétention est à la détension brutale. Cette rétention est encore manifestée par un oxymore plastique : la lumière la plus intense « tombe » sur la nuque d'un personnage féminin dont la face reste cachée ; ainsi la lumière montre ce qui se dérobe, montre dans le visible un chemin vers l'invisible ; le voir « détermine » (Hjelmslev) le non-voir d'un en deçà. Ainsi, cette grammaire plastique se révèle éminemment paradoxale : le sombre rapproche le distant dans la mesure où le lumineux éloigne le proche. Par rapport au sujet imposé par les commanditaires, le passage attendu de l'humain au divin a dû, a pu paraître à leurs yeux fâcheusement inhibé par le traitement adopté pour la circulation de la lumière parmi les corps.

Ce dossier sur la lumière est clos par deux documents sur les pratiques sémiotiques en matière de lumière — au cinéma et au musée — grâce à un entretien de Raoul Coutard interrogé par P.E. Parais et M. Renoue et à un article de J.J. Ezrati. Le premier est essentiellement connu comme chef opérateur de J.L. Godard avec lequel il a renouvelé l'esthétique du cinéma notamment en filmant en extérieur et non plus en studio. Il explique ici le rôle premier de la lumière dans la prise de vue quant à la nécessaire adaptation au film en couleur ou en noir et blanc, au genre, et aux techniques argentique et numérique (laquelle offre de grandes possibilités mais aussi des questions d'attribution de l'image, tellement elle est retouchée). Et Coutard de donner les exemples novateurs en leur temps et ici commentés d'*A bout de souffle* sans lumière ajoutée, d'*Alphaville* univers « énergétique et artificiel » sur pellicule ultrasensible, de la difficile gestion du noir dans *Tirez sur le pianiste* avec Truffaut. Il mentionne ensuite l'influence majeure de la peinture hollandaise qui éveille « aux grandes traînées de lumière » et « aux grands pans d'ombre » d'où faire surgir le détail en rappelant toutefois que sa recherche a surtout porté sur la relation entre lumière et émotion.

Le titre choisi par le second nous éloigne d'un présupposé pragmatique sur son travail : « Entre l'artiste et l'ingénieur, le concepteur lumière et éclairagiste ». On oublie trop souvent que la maîtrise de la lumière, l'éclairage, fait appel à de véritables compétences qui se retrouvent non dans un seul métier mais dans plusieurs. Distribution diachronique par rapport à un axe basé sur l'autonomie (concepteur, régisseur, technicien) mais aussi synchronique, sur un axe contraintes/création ou fonctionnel/artistique c'est-à-dire objectif/subjectif (ingénieur, éclairagiste, concepteur lumière et artiste). Cet article, par un premier exemple, illustre en quoi l'éclairage est un acte conceptuel, support de sens. Suivant une analyse de type piercien, l'auteur met en avant une sémiotique de l'éclairage (une

sémiotique de l'action, de la communication) plus qu'une sémiotique de la lumière (une sémiotique de la perception). Le second exemple décrit la modeste dont doit faire preuve un éclairagiste pour répondre à son mandat.

Claude ZILBERBERG

SEMIOTICHE, Torino, Ananke, n. 1, 2003.

Introduction

Ce premier numéro de « Semiotiche », revue conçue et dirigée par le Professeur Gian Paolo Caprettini de l'Université de Turin, constitue une publication tout à fait remarquable dans le paysage italien. Non seulement parce que, comme Caprettini le souligne, la revue se veut un exemple d'ouverture et de dialogue entre les différentes écoles sémiotiques, mais aussi parce que les six articles qui composent ce numéro ouvrent sur des problématiques sémiotiques très actuelles. Tout de même, certains de ceux-ci ne manquent pas d'approfondir de façon décisive le débat concernant plusieurs points obscurs ou non résolus de la glossématique hjelmslevienne et les principes de la discipline. Tous les essais partagent, comme point de départ, le projet de délivrer la sémiotique des résidus de logicisme et de référentialisme ; ils ont comme objectif de contrecarrer tout programme de naturalisation des sciences sociales. A ce propos l'article de François Rastier sur l'évolution anthropologique arrive jusqu'à affirmer que : « la transmission du patrimoine sémiotique [...] détermine — ou du moins contraint fortement — celle du patrimoine génétique » (p. 65). Pierluigi Basso, dans son essai sur le temps et la subjectivité, pour sa part, aborde, de façon stratégique, les recherches de neurophysiologie et de psychologie expérimentale ; cette démarche l'amènera, avec Clifford Geertz, à la conclusion que le fonctionnement mental humain n'est pas du tout un procès intracérébral déterminé génétiquement, mais généré plutôt par des dispositifs culturels. L'article de Giacomo Festi met en lumière l'opposition entre le projet de naturalisation du sens et celui de la sémiotique tensive et, à l'instar de Basso, se propose de substituer à la *métaphysique du sens* des sciences dures la nécessité d'étudier ses pratiques. L'essai de Jacques Fontanille se propose de dé-ontologiser la théorie sémiotique des simulateurs sur laquelle la sémiotique du monde naturel se fonde et montre comment la prise de position du corps sentant construit notre monde. Andrea Valle et Claudio Paolucci récapitulent les problématiques liées à l'interprétation de la notion hjelmslevienne de fonction sémiotique : Valle part du principe hjelmslevien qui considère la relation entre Expression et Contenu comme purement formelle, et rappelle les étapes qui ont amené les sémioticiens à substantier les deux plans ; Paolucci de son côté explore de quelle manière on peut concilier, dans une sémiotique de l'immanence, la notion de forme — le « dedans » du linguistique — avec la notion de matière — le « dehors » du linguistique, qui paradoxalement rend possible l'existence même du linguistique.

Temps et expérience

Le sous-titre de ce premier numéro de la revue, qui se réfère également à Hjelmslev et Greimas, s'intitule : « Paysage, sujet, monde sensible ». Si les articles de Fontanille, Basso

et Festi ont comme objet le monde sensible et la perception, le thème de la subjectivité est traité surtout par Basso, et le paysage par Fontanille. Pourtant ce qui lie ces deux dernières études n'est pas tant la question du sujet ni celle du paysage, que celle du temps, un sujet très cher aux deux auteurs. Fontanille schématise les relations entre monde sensible/corps tenant d'une part et régimes temporels d'autre part; Basso s'occupe d'analyser la constitution des formes sensibles, expérientielles et textuelles, en prenant en considération la temporalisation de l'appréhension perceptive.

L'essai de Fontanille *Paysage, expérience et existence. Pour une sémiotique du monde naturel* (pp. 73-100) s'interroge sur la constitution sémiotique du paysage en tant que configuration du monde naturel, et sur le couplage sujet-monde: «sauf à adopter définitivement et radicalement une position idéaliste et nominaliste – une sémiotique du monde naturel n'est pas seulement une production de simulacres» (p. 74). Le passage épistémologique des simulacres textuels à la prise en compte de la perception considérée *déjà* comme une sémiotique au sens strict, naît de la conviction que, pour analyser la configuration du paysage, on doit prendre en compte la co-présence entre un corps percevant et une portion du monde sensible. C'est pourquoi la constitution du paysage doit être considérée dans son statut de sémiotique-objet «visible», et non seulement «visuelle». C'est-à-dire en termes d'interactions polysensorielles qui comprennent mouvements, exploration de l'environnement, motions intimes, etc. Mais si le paysage s'impose grâce à un embrayage des coordonnées spatio-temporelles du lieu par la deixis d'observation, on ne peut pas oublier que cette condition déictique comprend en même temps «une antériorité et une postériorité qui débordent, dans le moment même de la saisie, la rencontre déictique» (p. 80). Si la première perspective spatio-temporelle, embrayée, est directement dépendante de l'observateur («paysage-expérience»), la seconde en est indépendante («paysage-existence»). La configuration du paysage-existence est mise en relation avec une théorie du temps de tradition augustinienne, qui conçoit l'existence comme le produit d'un débrayage ontologique par l'Être et qui produit le *devenir* et le *changement*. Ce paysage est considéré comme produit d'évolutions géologiques, climatiques, économiques et culturelles (ainsi que les géographes le conçoivent), tandis que la configuration du paysage-expérience prend en considération le processus inverse, d'embrayage, fondé sur la *constance*, qui renvoie à un régime temporel plus qualitatif. Il s'agit d'une part, de «la continuité des couches temporelles et des moments de l'existence» et, d'autre part, de «la profondeur perçue dans le temps de l'expérience» (p. 93). Nous nous trouvons confronté, d'un côté, à un paysage *vu* et envisagé par un regard détaché, scientifique et, de l'autre, à l'intérieur d'un paysage intimement vécu. Fontanille arrive à considérer les deux genres de paysage et de temporalité à l'intérieur d'une relation tensive qui lui permet de ne pas ontologiser les deux termes de la relation, paysage-existence et paysage-expérience, car il rabat l'un sur l'autre. Les conversions entre ces deux régimes génèrent une sémiotique-objet à partir du monde naturel: la première conversion (de l'existence à l'expérience) donne accès aux formes sensibles de la manifestation d'une sémiotique-objet et produit un plan de l'expression. La seconde (de l'expérience à l'existence), consiste à associer aux faits d'expérience des propriétés supposées intrinsèques au monde perçu, des significés. Ce qui se présente, du côté du paysage-existence, comme une «différence entre l'étang et la prairie, entre l'eau et la végétation, par exemple, pourra, sous une certaine lumière, et à une certaine distance, se réduire [du côté du paysage-expérience] à un simple contraste entre le brillant et le mat, ou entre le vert-brun profond et le vert émeraude» (p. 84). Les deux

paysages ne sont donc point réifiés, puisqu'ils ne se donnent pas comme des positions *a priori*, mais sont plutôt le produit d'une transformation et d'une translation entre différentes saisies, entre différentes manières d'encadrer et de donner sens. Si l'on songe à la schématisation des différentes saisies faite par Fontanille dans *Sémiotique du discours* (1999), on pourra mettre en relation l'approche du paysage-existence avec une *saisie technique* (valeurs scientifiques) et l'approche du paysage-expérience avec une *saisie impréssive* (valeurs hédoniques). Fontanille montre en acte cette conversion sémiotique du paysage-existence en paysage-expérience dans un roman qui porte sur un paysage limousin, *Le dieu qui dort* de J.-P. Chavent. On passe ici du régime des couches temporelles, c'est-à-dire du temps cosmologique, géologique, historique etc. à celui rapporté à l'expérience, régime du «présent absolu», «conquis au moment même où il n'y a plus aucune différence entre "le monde tel qu'il est" et le "le monde tel qu'on l'éprouve"» (p. 95). Si la théorisation des régimes temporels du paysage semble nous porter vers ce qu'on pourrait appeler «la frontière» théorique de la sémiotique – les situations et les pratiques perceptives – l'analyse du paysage par le biais du texte littéraire fait qu'une telle frontière ne soit pas complètement dépassée et que l'expérience du temps soit encore étudiée à partir d'une expérience racontée, débrayée.

Si Fontanille a conçu son étude sur le temps à l'intérieur d'une réflexion sur la perception du monde naturel et sur le corps comme centre de référence sensible, Basso considère le temps à l'intérieur du cadre d'une écologie de la subjectivité et de la polysensorialité: il s'agit, pour les deux, d'analyser la temporalité à partir d'un embrayage. L'article de Basso *Tempo del soggetto in semiotica* (pp. 101-134) aborde la problématique du temps par rapport au sens, à la narrativité, à la subjectivité, ce qui lui permet de focaliser quelques nœuds cruciaux de la confrontation entre la perspective de la sémiotisation de l'expérience et celle de sa naturalisation. Basso se mesure en effet avec des traditions sémiotiques différentes (Searle), mais aussi avec la philosophie contemporaine (Merleau-Ponty, Husserl, Bergson), la psychologie expérimentale (Kanizsa, Paracchini) et les neurosciences (à commencer par un savant aussi important que Edelman). En outre, pour explorer la temporalité, Basso montre la nécessité de faire appel à des perspectives épistémologiques variées: sémiotique textuelle, sociosémiotique, sémiotique de l'expérience – même si le rôle de la temporalité dans les modèles de subjectivité offerts par les différentes perspectives théoriques a été surtout investigué dans la perspective d'une sémiotique de l'expérience.

Pour ce qui concerne la relation entre les ordres temporels et la réception des textes⁸⁷, les compétences subjectales se présentent, pour Basso, comme des conditions *sine qua non* du maintien du sens textuel. Par exemple, la temporalisation de la saisie du plan de l'expression des textes implique la cohabitation de trois formes de présent: le présent «dimensionnalisé», le «présent d'appariement» et le «présent spécieux» (*specious present*, James). Le premier présent renvoie à l'expérience dimensionnalisée par la *rétenition*

⁸⁷ Voir à ce propos P. Basso, *Il dominio dell'arte*, Roma, Meltemi, 2002.

⁸⁸ Une première forme de temporalisation a lieu pendant la compréhension du plan de l'expression, la deuxième renvoie aux énoncés (même si elle se dédouble, «en caractérisant d'un côté les configurations et la syntaxe interactante du plan figuratif, de l'autre les configurations et les syntaxes plastiques», p. 104), la troisième est discursive (énonciation énoncée), la quatrième concerne le temps historique de la réception (et demande une approche sociosémiotique).

la portée de tous les animaux supérieurs, en revanche le symbole, lié à la conquête de l'absence par notre espèce, « suppose une médiation symbolique, c'est-à-dire la caution par une instance de la langue qui prescrit des relations contextuelles et exclut les autres termes du même paradigme » (p. 50). Ce processus fondamental de sélection paradigmatique est caractéristique des langues humaines, par opposition aux langages animaux. Ce double engagement, syntagmatique et paradigmatique, place le symbole saussurien sous le double régime de l'absence et de la co-présence : seul le symbole suppose l'établissement de paradigmes, condition même de la textualité. Cet essai ne manque pas d'interroger les théories du substrat neuronal du symbolique (Changeux, Cyrulnik, Houde). Bien que celles-ci témoignent de l'existence d'un substrat physiologique de la zone distale et de la perception des objets absents, Rastier démontre comme les substrats anatomiques se transforment au cours de la socialisation et trouvent leurs conditions (et non leurs causes) dans des pratiques culturelles.

On retrouve la centralité des pratiques significatives dans l'article de Festi, *La logique del sensibile. Un confronto tra la semiótica tensiva e il progetto di naturalizzazione del senso* (pp. 175-196). Festi, tout comme Rastier, se confronte avec l'abstraction et la dé-culturation des résultats expérimentaux des sciences dures. Son étude vise la mise en question du projet de naturalisation du sens proposé par Petitot, en abordant la problématique délicate de l'articulation du sensible. En s'interrogeant encore une fois sur la vocation scientifique de la sémiotique, Festi se propose d'analyser comment la textualité et la discursivité traduisent les expériences perceptives. Il reconstruit le paradigme morphogénétique de Petitot à la lumière de la sémiotique tensiva de Fontanille, pour « comparer les effets des différentes options épistémologiques et méthodologiques sur la pratique disciplinaire », (p. 176). Ainsi, il montre de quelle manière, chez Petitot, le sensible s'auto-organise et comment les descriptions textuelles des expériences perceptives sont utilisées pour légitimer le projet morphogénétique visant une mathématisation de l'appréhension du phénomène. Selon la perspective scientiste-évolutionniste de Petitot les sciences empirico-descriptives devraient être capables de calculer et régénérer les phénomènes à partir de la schématisation mathématique. Son projet est comparé par Festi aux travaux des épistémologues de la science que sont Isabelle Stengers et Bruno Latour. Si Petitot croit à la nécessité d'épurer les méthodes d'observation des sciences descriptives, de la médiation des instruments de laboratoire, Stengers et Latour font de ces mêmes instruments le point de force de leur perspective théorique, intégrant le discours scientifique et le discours socioculturel et politique. Le deux perspectives se situent aux antipodes : si Stengers et Latour étudient la science empirique en tant que pratique polyénonciative et contractuelle, Petitot au contraire « purifie » les résultats des sciences empiriques de la pratique qui les produit. La question des pratiques implique celle du texte, de sa constitution (*a priori* ou après l'analyse) et de sa « contractualité », surtout quand les limites des textes ne sont pas données au préalable – comme dans le cas de l'analyse des pratiques scientifiques de laboratoire, où lorsqu'on veut rendre compte du plan de l'expression en tant que support de dynamiques perceptives. A ce propos Festi met en lumière à la fois les contradictions de la sémiotique hjelmslevienne et greimasienne sur l'équivalence entre textes et donnés phénoménaux, et les solutions proposées par Petitot et par Fontanille. Si le projet de naturalisation du sens théorise l'anté-prédicativité de la perception et utilise les analyses textuelles comme exemplifications de propriétés extra-textuelles, en dévaluant donc le niveau énonciatif du texte, Fontanille au contraire continue à considérer incontournable la médiation sémiotique, tout en innovant

et par la *protenzion* : il constitue l'épaisseur du temps du sujet et rend compte de son être-là dans le temps. Par rapport à l'« intériorité » du premier présent, le deuxième présent rend compte du couplage et de la synchronisation du sujet avec le devenir du monde et il fonde l'être à temps. Le troisième présent porte sur un temps qui est mesure du vécu, l'être-temps du sujet. Si les études de Greimas et Ricœur partent du principe que la narrativisation de l'expérience résout les apories du temps et exclut la problématique de la perception, au contraire les trois présents peuvent rendre compte et de la sémantisation des textes à l'intérieur de pratiques de réception spécifiques et de notre enracinement dans un régime d'auto-inscription de l'expérience. La notion classique de narrativité est donc revisitée par Basso et mise en relation avec « l'émergence de la conscience des connexions manquantes et de la fondation irrémédiablement précaire du valoir des valeurs » (p. 111) ; la narrativisation de l'expérience devient capable d'offrir une cohérence de la trajectoire existentielle des sujets et de leur identité. Basso prend en examen en outre les théories de Lakoff & Johnson, les recherches sur la proprioceptivité, la sensori-motricité et la communication intersynaptique, et rapproche en particulier la théorie du présent spécifique aux études qui lui reconnaissent un enracinement au niveau neuronal-synaptique (notamment la théorie du *ri-entry* d'Edelman et Tononi), mais insiste sur le fait que l'embodiment des assiettes temporelles est nécessairement médiatisée par la conscience et la conscience de soi. Même par rapport aux théories de la phénoménologie expérimentale, qui se proposent de démontrer la nature essentiellement perceptive de la temporalité, Basso affirme la nécessité de faire intervenir la réévaluation cognitive, qui s'inscrit à l'intérieur d'une « écologie perceptive qui renit au centre la signification » et la gestion du sens à différents niveaux identitaires.

Culturalisation vs naturalisation des sciences sociales

L'essai de Rastier, qui se confronte avec les théories anthropologiques évolutionnistes, et celui de Festi, qui prend en examen les théories scientistes de Petitot, constituent une explicite défense de la conception culturologique et holistique du sens. Les types de couplage sémiotique envisagés par Rastier dans *Le couplage sémiotique avec l'entour* (pp. 45-71) aboutissent à une théorie des zones anthropiques : un premier couplage renvoie aux conditions d'identification (zone identitaire), le deuxième à celles de socialité (zone proximale), le troisième (zone distale), en ouvrant l'entour au-delà du *hic et nunc*, trace la frontière transcendante et rend compte de l'activité sémiotique. Rastier propose une typologie générale des comportements humains, en distinguant entre *activités, actions et actes* : ces derniers permettent le couplage avec la zone distale, c'est-à-dire qu'ils témoignent de la relation avec des objets absents qui, pour Rastier, est au fondement de l'activité de langage. Le passage de la zone identitaire à celle distale est déterminé par la phylogénèse des cultures et non par l'évolution neurobiologique : pour Rastier la zone distale commence quand certaines pratiques, comme par exemple celle de l'art pariétal, permettent aux humains de se détacher, dans l'espace comme dans le temps et arriver à une « autonomisation des signes à l'égard du hic et nunc » (p. 64). Rastier lie ces trois zones anthropiques à l'évolution humaine à travers une typologie des signes : l'index, l'indice, et le symbole. Ainsi que le montre le schéma des trois stades d'émergence des types de signes (le paradigme de l'indice est lié aux Animaux supérieurs, celui de l'index aux Anthropoïdes et celui des Symboles aux Humains), l'évolution est envisagée à travers la phylogénèse du sémiotique (v. paragraphe « Evolution et anthropologie sémiotique »). Si l'index, lié à sa référence, et l'indice, qui repose sur l'inférence, sont des signes qui n'ont pas de lien nécessaire avec des langues, et semblent à

radicalement la conception greimassienne de la préhension sensible du texte. Ainsi que Festi le souligne, même lorsque Fontanille fait appel à des notions de dérivation morphogénétique – voir celle d'actants positionnels –, celles-ci ne sont jamais engendrées au dehors d'une pratique : même les configurations de la lumière étudiées par Fontanille dans *Sémiotique du visible* (1995) ne sont jamais rapportables à des « phénomènes purs », à des lois physiques ou bio-psychologiques, mais à des conditions culturelles. De même, dans *Modes du sensible et syntaxe figurative* (1999), à partir de l'actancialité positionnelle, les fonctionnements de modes du sensible sont disjoints des ordres sensoriels, ce qui éloigne fortement Fontanille d'une approche biologique-physicaliste. En se situant dans la même ligne, Festi analyse brièvement un texte littéraire de John Hull, *Touching the rock*, pour montrer comment les sensations ne sont pas ancrées dans les ordres sensoriels, mais se constituent et se transforment à travers des pratiques et des habitudes perceptives culturellement déterminées.

Des origines et du destin de la sémiotique hjelmslevienne

Les articles de Valle et Paolucci sont consacrés au questionnement des fondements de la sémiotique hjelmslevienne et de sa tradition, et visent, ainsi que les autres contributions, la dé-ontologisation de la fonction sémiotique.

Le travail de Valle *Le due facce del senso. Note su espressione e contenuto* (pp. 13-43) part des *Prolegomenes*, et étudie ce que lui apparaît, dans la tradition sémiotique de matrice structurale, comme un « vide définitoire » qui concerne la définition hjelmslevienne de la fonction sémiotique. L'affirmation du caractère formel de la relation, c'est-à-dire le projet d'une émancipation des plans de l'expression et du contenu de la substance, n'explique pas en effet « ce que c'est l'expression par rapport au contenu » (p. 15), notamment comment la différenciation entre les deux composantes se produit. Eco tente de résoudre la question en maintenant l'optique formaliste posant l'expression comme domaine et le contenu comme co-domaine, ce qui lui permet de lier la théorie hjelmslevienne à la notion peircienne d'interprétant. C'est la désignation des fonctifs, purement opératoire et formelle, qui permet à Eco (*Trattato di semiotica generale*, 1975) de penser la réversibilité totale entre les deux plans (l'expression et le contenu peuvent échanger réciproquement leur rôles). Ce qui manque pourtant, en définitive, dans la proposition de la « réversibilité totale » de Eco, est l'explication du *modus operandi* et du fonctionnement de la présupposition réciproque des deux plans⁸¹. La réponse de la sémiotique générative d'origine linguistique est elle aussi insuffisante. Greimas (*Sémiotique structurale*, 1966), par exemple, en opposition avec le principe de la pureté algébrique, identifie le phonématique à l'expression et le sémantique

⁸¹ Ce que Paolo Fabbri critique de cette conception est que dans la théorie d'Eco il n'y a rien qui conduit le parcours de réversibilité : la réversibilité chez Eco semble se faire par soi-même (P. Fabbri, *La Svalita semiotica*, 1998, cap. « L'enunciazione e l'interpretante », p. 52). Fontanille dans *Soma et Sema. Figure du corps* (2004), pour sa part, attribue un corps à la fonction sémiotique en affirmant : « dans la tradition saussurienne et hjelmslevienne, la relation entre les deux faces du signe ou les deux plans du langage est toujours une relation logique [...]. Ce type de relation se passe d'opérateur : on constate après coup, une fois le signe stabilisé, que le signifiant et le signifié, l'expression et le contenu, sont en relation de présupposition réciproque [...]. Mais, dès qu'on s'interroge sur l'opération qui réunit les deux plans d'un langage, le corps devient indispensable : [...] Il apparaît comme la seule instance qui soit commune aux deux faces ou aux deux plans du langage, et qui puisse fonder, garantir ou réaliser leur réunion en un ensemble signifiant ».

au contenu, en substantialisant ainsi la relation sémiotique. D'après Valle on arrive par cette voie à un « évidement de l'expression » : chez Floch aussi, d'ailleurs, l'expression devient une sorte de « résidu non sémantisé » (p. 22). Chez Floch (*Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, 1985) et Greimas (*Sémiotique figurative et sémiotique plastique*, 1984) la coïncidence des qualités sensibles et du plan de l'expression, qui découle des fondements anthropologico-phénoménologiques de la sémiotique, produit dans ce cas la superposition d'une question formelle et d'une question de substance. Une réponse encore différente à la question de la désignation des fonctifs a été donnée par la sémiotique post-greimassienne du discours, notamment par J. Fontanille, qui explique la différenciation des deux plans de la fonction sémiotique par la prise de position du corps propre.

Dans tous les cas analysés par Valle l'orientation de la fonction sémiotique procède toujours de l'expression au contenu et le sens se produit par soustraction, dans l'écart entre l'excès de l'expression (*résistance* et opacité du texte expressif) et le contenu. Si au contraire, comme Valle le propose, on oriente la fonction sémiotique du contenu à l'expression, ou pour reprendre les termes de Deleuze et Guattari, du moléculaire au molaire, la distinction entre expression et contenu n'est plus pertinente parce que : « lorsque un regard molaire cherche deux séries, un regard moléculaire en cherche immédiatement n » (p. 35). Par cette voie on peut s'éloigner d'une sémiotique « déjà constituée » et enfin résoudre, à travers la notion de rythme (Fontanille, *Décoratif, iconicité, écriture. Geste, rythme et figurativité : à propos de la poterie berbère*, 1998) et de proprioceptivité (Fontanille, *Modes du sensible et syntaxe figurative*, 1999), la question de la fonction sémiotique.

L'article de Paolucci, *Semiotica formale e semiotica trascendentale in Hjelmslev* (pp. 135-173), se demande comment la théorie glossématique peut concilier une sémiotique formelle avec une sémiotique transcendentale. Comment peut-on, en même temps, proposer une sémiotique transcendentale, qui ne peut pas se passer de la matière, et une sémiotique formelle, immanente à elle-même ? De quelle façon la matière peut-elle faire partie de la langue, conçue comme pure forme ? Si la glossématique part du projet d'une science de l'expression qui ne soit pas une phonétique et d'une science du contenu qui ne soit pas une sémantique – car les sons et les signifiés constituent le *dehors* du langage – ce sera justement ce retour du « dehors » à un autre niveau (métasémiotique) qui distingue la glossématique du structuralisme saussurien.

Pour ce qui concerne la méthode, Paolucci montre que le primat de la forme sur la matière de Hjelmslev suit les traces de la *Critique de la Raison Pure* de Kant quant au primat de la détermination sur le déterminable (le primat du concept sur l'intuition, de l'intelligible sur le sensible). Hjelmslev rend essentiel le rôle de la matière, du moment qu'il affirme que l'on ne trouve dans l'expérience que des substances, c'est-à-dire des matières déjà structurées, en légitimant ainsi le passage d'un sémiotique transcendantale à une sémiotique formelle. Eco (*Kant et l'ornithorynque*, 2001 (1997)) fait toutefois remarquer que la matière d'une certaine façon résiste au découpage de la forme à travers son sens (*meaning*) : l'arbitrariness de la formation linguistique de la matière n'est donc pas illimitée. Si la forme, le *dédans* de la linguisticté, doit se référer à un « dehors » qui la rend possible (la matière), Paolucci précise que « la langue [...] n'est autre chose qu'un système de fonctions, parmi lesquelles celle qui lie matière et forme » (p. 166). Si « l'objet soumis à l'analyse et ses parties [tout comme la théorie et ses parties] ne sont autre chose que des intersections de faisceaux de rapports » (*ib*), la méthode glossématique de découpage peut être rapprochée de l'itération continue d'une même fonction qui dans l'analyse mathématique donne vie aux

fractales (Mandelbrot) – objets auto-similaires en lesquels un motif identique se répète à des échelles et à des niveaux différents de résolution. Il existe donc une autosimilarité propre aux différents niveaux de la glossématique. Paolucci arrive ainsi à démontrer que le projet épistémologique du *Résumé* – où la structure de l'œuvre mime la structure de son objet d'étude – se fonde sur le fait que « la forme de la langue peut découper la matière seulement en vertu du fait qu'elle est elle-même découpée à son tour » (pp. 144-145). Grâce au principe mathématique de l'autosimilarité, Paolucci répond à la question du rapport entre immanence et transcendance : celles-ci sont réunies dans une unité supérieure fondée sur l'immanence. En reprenant les observations de Ivan Almeida²⁸, Paolucci affirme que : « L'épistémologie hjelmslevienne est révolutionnaire avant tout parce qu'elle considère que la transcendance peut être atteinte exclusivement à travers une radicalisation de l'immanence » (p. 138), c'est-à-dire à travers le « recouvrement de ce que la discipline avait découpé de son propre objet, sur un autre niveau, métasémiotique et métasémiotique » (p. 139). Il faut toutefois souligner qu'on n'a pas à faire ici avec un schéma traditionnel du genre « langage objet/métalangage », comme par ailleurs avait argumenté Almeida lui-même. Si la théorie est constituée par un système de rapports qu'on peut retrouver aussi dans son objet, cela n'implique pas que l'une englobe l'autre, comme il arriverait dans une relation type/token, puisque, comme on l'a déjà dit, le « dehors » de la sémiotique est trouvé à un niveau qui n'est pas supérieur ou transcendant, mais plutôt « outre » par rapport à la sémiotique-objet.

María Gúlfia DONDERO

NOTES D'EXPOSITION

Exposition : **Éric BOURRET** « Montagne au carré », inventaire. Installations. Musée de Gap (Hautes-Alpes) du 10 septembre 2004 au 27 février 2005.

Inventaire : c'est le maître-mot qui ouvre et qui clôt l'exposition de photographies d'Éric Bourret²⁹. D'abord, numéro d'inventaire, 4758-5 (détail) est la seule inscription sur l'image énigmatique – représentant une forme de texture « ouateuse » en noir et blanc et en format vertical – qui sert d'affiche pour le musée et pour les cartons d'invitation. Dans la dernière salle de l'exposition, l'inventaire est celui proposé au spectateur : un bureau, une chaise, un classeur métallique installé sur un petit socle et dans ses tiroirs, quatorze classeurs de papier où sont présentées les planches-contacts réalisées depuis 1993 jusqu'en 2004 sur le thème de l'exposition : la montagne photographiée en format carré. Entre l'entrée et la sortie, il y a (le reste de) l'installation, soit 57 photographies différemment disposées et regroupées dans deux salles principales. Dans cet entre-deux, ce n'est plus l'inventaire, au sens exhaustif du terme qui est en jeu, mais une sélection de photographies sans commentaire et sans titre.

Détours par l'inventaire

L'inventaire est un terme trop usité dans le domaine de l'art et de la muséologie pour qu'on n'envisage pas, même sommairement, les traits et les valeurs qu'il véhicule ici. Dans le monde des musées et du patrimoine, les inventaires sont partie intégrante de la conservation et leur trait définitoire est l'exhaustivité : il s'agit d'énumérer, d'informer et de décrire tous les objets considérés comme entretenant une relation définie d'appartenance ou de similitude. Dans les classeurs d'Éric Bourret, la sélection préalable du champ investi est thématique : il comprend les photographies de montagnes prises et conservées par l'auteur depuis 1993 ; l'exhaustivité peut être confirmée par les planches-contacts dont le nombre croissant témoigne de la focalisation sur le thème dans les années 2003 et 2004 ; l'énumération produite suit l'ordre chronologique de la prise de vue ; les références sont géographiques et temporelles. Comparativement à la précision requise pour les inventaires, ces indications sont très limitées puisque l'heure de la prise de vue n'est pas indiquée et que le degré de précision de la référence géographique est fonction de l'échelle de l'image (*Devoluy, Mercantour* ou *Ecirins : col du Lautaret* sont des indications plus « parlantes » pour une vue éloignée du site que pour celle d'un détail). Quant à la description, elle est absente, les planches rendant peut-être inutile une description linguistique et intersémiotique qui aurait cependant pu apporter un complément d'information.

²⁹ Eric Bourret est né à Paris le 10 mars 1964. Après une activité de photographe professionnel, il s'installe en 1984 en Provence et commence en 1990 une recherche d'auteur consacrée aux sites industriels, archéologiques et naturels. Ses travaux ont été exposés et acquis par des collections publiques en France, Italie, Portugal, Finlande, Hongrie, Suisse, Yémen, Égypte. Son œuvre est présentée dans divers catalogues et ouvrages : *L'Éfil ouvert, un parcours photographique 1983-1998*, Nathan, 2000 ; *Paysages pluriels*, Filigranes, 2000 ; *Plan(s)*, Sacripant, 2000 ; *Éric Bourret, Égypte-Jordanie-Liban-Syrie-Yémen 1995-2000*, Salon-de-Provence, 2002 ; *Matières d'œuvre(s)*, Château d'eau de Toulouse, 2003...

²⁸ Almeida, I. « Le style épistémologique de Louis Hjelmslev », *www.revue-texto.net/Inedits/Almeida/Style.html*.